

**LA PORTEE REFERENTIELLE VARIABLE DE LA DEIXIS SPATIALE.
DU FRANÇAIS AU PERSAN : APPROCHE CONTRASTIVE
le cas des locatifs**

**Homa LESSAN PEZECCHKI
Université Chahid Behehti
Téhéran**

Pour effleurer le champ de la deixis, on essaiera tout d'abord de rapprocher les locatifs dans les deux langues selon leur classement, leurs positions syntaxiques et leur évolution morphologique diachronique.

1. LA DEIXIS SPATIALE : les Locatifs :

Dans la plupart des langues, on considère traditionnellement que le locuteur et la distance sont les deux dimensions indispensables pour la structuration de la deixis spatiale. Et comme chacun le sait, c'est à partir de l'espace, que l'homme peut déterminer le temps.

Ainsi les déictiques spatiaux s'interprètent, de façon primaire, grâce à une prise en compte de la position du corps de l'énonciateur et de ses gestes. Bien évidemment, le repérage relatif à l'énonciateur n'est pas le seul moyen dont disposent les langues pour opérer une localisation. Le repérage absolu (ex : en Iran, à Paris) et le repérage contextuel sont d'autres procédés.

1. 1. LES “ ADVERBES DE LIEU ” :



Le persan, comme le français, est fondé sur une opposition binaire proche/non proche. Mais, il ne dispose que de deux mots *ind Çâ/ând Çâ* pour rendre les trois notions **ici/là/là-bas**.

Français	Persan
ici	indÇâ
là	indÇâ
là	ândÇâ
là-bas	ândÇâ


L'espace entre éloigné et très éloigné n'est pas structuré de la même façon dans les deux langues.

Le français mélange à tout moment les points de vue sur l'espace et l'opposition **ici/là** tend à s'affaiblir, voire même à disparaître dans la mesure où l'adverbe **là** désigne le lieu de n'importe quel référent, qu'il soit proche ou éloigné. Le persan, lui, ne confond pas les lieux ; gestes, position et orientation du corps de l'énonciateur semblent jouer un rôle très important dans le choix de ces termes.

L'exemple suivant facilite la compréhension de ce que l'on vient de dire. Imaginons un étudiant qui cherche un professeur et rencontre une autre personne dans le bureau de celui-ci :

- Je voudrais voir Monsieur X.
- Il n'est pas **là**, mais il doit être **ici**, vous pouvez l'attendre.
- mi-~~â~~st-am / â~~â~~je x / o / be-bin-am
voulais / monsieur X / part. obj. / voie (je)
- **indĠâ** / nist / vali / tu / **dânes**  **gâ-st** / mi-tun-id / montazer-es  / be-mun-id
ici / n'est pas / mais / dans / **université est** / pouvez / attente-lui / restiez

Contrairement à ce qui est dit d'habitude dans les grammaires, **là** réfère à l'espace le plus proche de l'énonciateur – *le bureau* – tandis que **ici** englobe la totalité de l'établissement, donc un espace plus éloigné par rapport à la position de l'énonciateur.

Le texte persan ne gère pas l'espace de la même façon. La personne demandée ne se trouve pas dans l'espace consensuel du locuteur et de son allocutaire (*indĠâ nist / il n'est pas ici*), et comme ce dernier n'arrive pas à préciser l'endroit où se trouve le professeur au moment de l'énonciation, il préfère l'explicitier par des termes comme (*tu dânes  gâ-st / il est à l'université*).

Observons maintenant un autre exemple que j'ai relevé lors d'une série télévisée française. Quelqu'un frappe au bureau d'un détective privé et entre :

- Le détective : je suis pas **là**.
- Le visiteur : mais vous êtes **ici**.
- Le détective : ça veut pas dire que je suis **là**.

L'expression relativement lexicalisée en français, *être là*, est commutable avec *être présent quelque part* et s'applique à l'élocutif, l'allocutif et au délocutif¹ d'une manière indifférente.

Tout en étant dans le lieu où il parle, le détective dit qu'il "n'est pas **là**", puisqu'il refuse de recevoir le visiteur. "**Là**" est un morphème de communication qui appelle le consentement de l'autre. Ce déictique "consensuel" implique un rapport de symétrie et d'échange avec l'autre. "**Ici**" par contre est un morphème neutre. La réaction du visiteur devant la présence physique du détective est exprimée par "**ici**", "déictique de rupture", selon Danon-Boileau, pour dire : Vous êtes bien dans nos murs". "**Ici**" n'implique aucune valeur affective et ne signifie qu'une simple présence physique dans les lieux. D'ailleurs la réplique du détective justifie ce que je viens de dire. Malgré son aspect extérieur, il n'est pas dans la pièce **pour les autres**, on pourra faire le commentaire suivant pour résumer :

- Je ne suis pas **là** : je ne suis pas disposé à partager mon espace avec un visiteur.
- Mais vous êtes **ici** : vous ne pouvez pas nier votre présence en ce lieu-ci, que vous occupez bel et bien.

Le persan n'arrive pas à rendre cette même situation avec la subtilité des jeux de ses deux déictiques "*indĠâ / ân Ġâ*" comme le français. L'interprétation pourrait se faire de la manière suivante :

kârâgâh : man / nist-am²

¹ Elocutif, allocutif, délocutif, terminologie emprunté à M. Maillard (1989) chapitre 7, hors texte n°1, qui dérive ces termes de ceux de Damourette et Pichon, locutif, allocutif, délocutif (*Des mots à la pensée*, Tome I, p. 54 et 75).

² La notion de lieu est comme incorporé au verbe *hastan*.

le détective : moi / n'existe pas/ je n'y suis pas/je n'y suis pas présent

mos𐎎tari : vali / s𐎎omâ / ke / ind𐎎â-id

le client : mais / vous / que / ici - êtes/vous êtes bien ici.

kârâgâh : in / dalil / ne-mis𐎎e / ke / bâs𐎎-*am*.

Le détective : ceci / raison / ne devient pas / que / sois (je)

Le verbe *être* français correspond à trois anciens infinitifs persans à savoir : *budan*, *hastan*, *bâs𐎎idan*³. Le présent de l'indicatif du verbe *budan* "être" (correspondant à l'ancien verbe *astan*) ne survit que sous une forme enclitique :

-am	- im	- id
-i		
-ast (e)		- and (an)

Les formes non-enclitiques sont faites à partir du verbe *hastan* "exister, se trouver quelque part" :

hast-am	hast-im
hast-i	hast-id
hast	hast-and

Seules, les deux formes du passé (aoriste et parfait) sont formées à partir de l'infinitif *budan* :

bud-am / je fus	bud-im / nous fûmes
bud-i / tu fus	bud-id / vous fûtes
bud / il/elle fut	bud-and / ils/elles furent
bud-e-am / j'ai été	bud-e-im / nous avons été
bud-e-i / tu as été	bud-e-id / vous avez été
bud-e-ast / il/elle a été	bud-e-and / ils/elles furent

De *bâs𐎎idan*, il ne reste plus que le subjonctif et l'impératif. C'est une forme qui est utilisée fréquemment dans les hypothétiques.

bâs𐎎- <i>am</i> / que je sois	bâs𐎎- <i>im</i> / que nous soyons
bâs𐎎- <i>i</i> / que tu sois	bâs𐎎- <i>id</i> / que vous soyez
bâs𐎎- <i>ad</i> / qu'il/elle soit	bâs𐎎- <i>and</i> / qu'ils/elles soient
bâs𐎎 / sois	

Je ne suis pas là est rendu par *man nist-am* "je ne suis pas présent". Ainsi, il montre qu'il n'est pas disponible pour les autres. La deuxième réplique : *vali s𐎎omâ ke ind𐎎â-id* a la même signification que "vous êtes ici". Quant au dernier énoncé, *ça veut pas dire que je suis là*, c'est-à-dire la réaction du détective – il ne peut pas avoir un équivalent mot à mot en persan puisque *and𐎎â* ne peut être le lieu où la personne se trouve au moment où elle parle. Le texte persan : *in dalil ne-mis𐎎e ke man bâs𐎎-*am** / ce n'est pas une raison pour que je sois présent sous-entend "pour vous".

Après l'inventaire des termes grammaticaux, suivi de quelques commentaires et exemples, on va tenter, dans la deuxième partie, de faire une analyse sémantico-référentielle

³ Actuellement c'est le verbe *budan* qui est utilisé comme équivalent du verbe *être*.

des expressions déictiques, tout en essayant de trouver des explications pour justifier ou contredire les choix des traducteurs des œuvres de Camus.

2. REFERENCES SPATIALES ET APPARENTEES :

D'après le Petit Robert au XII^e siècle, le lexème *espace* signifiait “ espace de temps ”. Au XIV^e siècle l’ “ espace ” a “ le sens de lieu plus ou moins délimité où peut se situer quelque chose ”. Ce qui explique la possibilité de l'utilisation des présentatifs pour désigner un objet se trouvant dans un lieu donné. On peut aussi, bien sûr, l'y situer à l'aide des démonstratifs et/ou des locatifs. Bien entendu, il faut être prudent dans l'emploi du mot “ objet ”, qui ne se limite pas à “ quelque chose ” : les langues asiatiques, comme le japonais et le vietnamien, neutralisent les contraintes de la stratification sociale en désignant souvent les participants à la communication par l'espace qu'ils occupent au moment considéré.

Je commencerai cette analyse par les “ adverbess de lieu ”.

2.1. LES TRADITIONNELS “ ADVERBES DE LIEU ” :

On a déjà établi un tableau des correspondances des “ adverbess de lieu ” des deux langues, et on a évoqué la difficulté à structurer l'espace entre éloigné et très éloigné en persan. Cependant il faut souligner encore une fois que ce tableau est loin d'être satisfaisant, et l'analyse du corpus le démontrera.

2.1.1. Ici :

Le déictique français *ici* ne subit pas souvent un changement de classe lors de son passage en persan. L'examen de mes exemples confirme que l'homologue persan de *ici*, à savoir, *indĠâ*, “ ce + lieu + ci ”, équivaut dans la plupart des cas au contenu de ce locatif.

Ici, nous sommes dans le dernier cercle. (*La Chute*, p. 18)

indĠâ / mâ / dar / âšarin / halâe-im. (*soût*, p. 17)

ici / nous / dans / le dernier / cercle sommes

Néanmoins, on a relevé quelques exemples dans lesquels le déictique *ici* n'est pas rendu par *indĠâ*.

Tenez, **à quelques pas d'ici**, il y a un musée qui s'appelle (...) (*La Chute*, p. 121)

masalan / **cĠand** / **kucĠe** / **ân su tar** / muzeji / ast / ke / ân / râ / (...) mi-nâm-and. (*soût*, p. 146)

par exemple / **quelques** / **ruelles** / **ce côté-là plus** / un musée / est / que celui-là / part. obj. / (...) / nomment.

En persan, l'expression **à quelques pas d'ici** se rend par *dar cĠand šadamije indĠâ*, qui n'est qu'une traduction mot à mot. En français, le mot “ pas ” se remplace sans problème par “ rues ”, tandis que le persan n'admet pas facilement cette commutation. Je suis d'accord avec le traducteur qui préfère une désignation lointaine *cĠand kucĠe ân su tar* pour localiser “ le musée ”.

Le persan ne confond pas les lieux ; l'orientation et la position du corps de l'énonciateur, ainsi que ses gestes, déterminent, le plus souvent le choix des locatifs. Dans l'exemple ci-dessus, le lieu du musée en question qui est “ à quelques rues au-delà ”, ce n'est peut-être plus “ le quartier de l'énonciateur ”. Le musée n'est pas inclus dans son lieu de résidence habituel et n'est pas intégré à sa sphère de vie. Ainsi, l'énonciateur ne l'incorpore

pas dans l'espace consensuel qui le rattache à son interlocuteur, même si la distance qui les sépare n'est pas importante. Cela devient plus clair à la lumière d'un autre exemple, dans lequel *ici* a un sens plus large, c'est-à-dire *ici-bas*, et il est associé à un *vous* adressé à Dieu :

Notre père qui êtes provisoirement *ici* (...) . (*La Chute*, p. 142)
 ej / pedare / mâ / ke / movo⊕atan / dar **indĈâ-i** / (...) (*so ⊕ut*, p. 174)
 Ô / père de / nous / qui / provisoirement / dans / **ici es** / (...)

Le locatif *ici*, commutable avec “ parmi nous ”, est employé avec son extension maximale. En outre, le texte persan préfère *indĈâ-i* “ tu es ici ” à *indĈâ-id* “ vous êtes ici ”, puisque dans cette langue on tutoie toujours Dieu, *šodâ*, (comme en arabe ou en latin).

Il arrive que les deux déictiques spatiaux *ici* et *là* s'emploient dans un cadre temporel. Ce ne sera pas ici le cas de *indĈâ* et *ândĈâ* qui, *a priori*, sont surtout spécialisés dans la désignation de l'espace. Cela deviendra plus clair avec l'exemple suivant :

D'ici là, je dois m'arranger du présent et chercher une solution., (*La Chute*, p. 143)
edĈâlatan / bâjad / ke / bâ / vaz'e / môdĈud / besâz-am / va / râhe / hali / biâb-am.
 (*so ⊕ut*, p. 175, 176)
pour le moment / il faut / que / avec / situation de / présent/ construis (je) / et / une solution / trouve (je).

Le texte français encadre le temps avec *d'ici là*. Le locuteur se met à chercher une solution à partir de “ *ce jour-ci* ” (*d'ici*), jusqu'au *jour indiqué (là)* “ *le jour où le peuple se soumettra et acceptera le confort de la servitude* ”. Dans un tel contexte, les déictiques spatiaux *indĈâ* et *ândĈâ* – qui peuvent, dans certains cas spéciaux et limités que nous verrons, acquérir des valeurs temporelles – sont ici inutilisables. Le traducteur a choisi un “ adverbe de temps ” *edĈâlatan* “ pour le moment ”. Bien que ce dernier ne soit pas aussi précis que *d'ici là*, il évoque, avec l'appui du texte, l'idée que le locuteur est limité dans le temps.

J'ai extrait deux autres exemples du corpus qui confirment ce que je viens de dire :

J'entends d'**ici** mes confrères parisiens. (*La Chute*, p. 49)
 man / az / **indĈâ** / sedâje / hamkârâne / pârisiam / râ / mi-s⊕enav-am. (*so ⊕ut*, p. 53)
 moi / de / **ici** / la voix de / collègues de / Paris (je) / part. obj. / entends (je)
 Je les entends d'**ici** : “ Nos morts ... ”, (...). (*La Peste*, p. 278)
 az / **hamin hâlâ** / sedâjes⊕ân / râ / mi-s⊕enav-am / mordegâne / mâ / (...). (*tâun*, p. 295)
 de / **cet instant même** / la voix de (ils) / part. obj. / entends (je) les morts de / nous / (...)

Dans le premier exemple, le locuteur se trouvant à Amsterdam, entend ses confrères comme s'il était à Paris. Il n'y a pas d'orientation temporelle particulière. Ainsi le traducteur persan a choisi le déictique spatial *indĈâ*, l'homologue du *ici* français.

Ce ne sera pas le cas du deuxième exemple. Le vieux malade entend les morts de son lit. Mais un décalage temporel vient se greffer sur l'espace, puisque *le monument aux morts* n'est pas encore construit au moment de l'énonciation. C'est ce décalage temporel qui empêche le traducteur persan d'opter pour un locatif. Il préfère *az hamin hâlâ*, “ à partir de cet instant même ”, purement temporel, et laisse le locuteur deviner le décalage spatial.

Dans les exemples ci-dessus, le traducteur a été contraint d'interpréter les déictiques français pour ne pas s'éloigner du texte-source. Mais il arrive que de mauvaises interprétations donnent lieu à de graves dérapages. Ce qui est le cas de l'exemple suivant :

Ici, du reste, l'écriture de Tarrou donnait des signes bizarres de fléchissement. (*La Peste*, p. 250)

az in be ba'd / dastate / târu / be tôte / adGibi / pic o amdar / bud. (*tâun*, p. 267)

de ceci à après / l'écriture de / Tarrou / de manière / bizarre / sinueuse / était.

Si on retraduit le texte persan on obtient ceci : “ **Désormais**, l'écriture de Tarrou (...) ” tandis que dans le texte français, le déictique **ici** désigne le lieu de l'énonciation (un certain endroit du texte) et n'a rien de temporel.

3. 1.2. LA:

En abordant la notion de l'espace, on a souligné que ce dernier n'est pas structuré de la même façon dans les deux langues. Le persan fait une répartition de l'espace entre l'élocutif et l'allocutif, et contrairement à ce que l'on vient de dire à propos de **ici**, c'est bien **là**, le déictique français qui pose le plus de problèmes au niveau de la traduction.

A l'opposé de son homologue persan **ând Gâ**, le locatif **là** localise très peu et, selon le locuteur qui parle, le **là** français sera traduit par des déictiques différents en persan.

Pour mieux comprendre les contraintes de la langue persane lors de la traduction des déictiques spatiaux français, examinons un cas classique, et conforme à la théorie traditionnelle, où **je** est associé à **ici** et où on retrouve tout naturellement son homologue persan **ind Gâ**.

(...), j'ai **ici** un violon d'Ingres : Je suis le conseiller juridique de ces braves gens. (*La Chute*, p. 44)

dar ind Gâ / jek / kare / zô i / dâr-am / man / mos ave e / azâjje / in mardomâne / sâde del-am. (*so out*, p. 48, 49)

dans ici / un / travail de / goût / j'ai / moi / conseiller de / juridique de ces / gens / simple cœur - suis.

Le locatif **ici** désigne le Mexico-City, lieu déjà nommé dans le texte donc identifiable anaphoriquement par le lecteur. On peut donc considérer **ici** comme un anaphorique *segmental*. La commutation avec “ **J'ai là un violon d'Ingres** ” serait possible dans l'absolu mais **là** ne pourrait fonctionner que s'il reprenait l'énoncé “ **Je suis le conseiller juridique de ces braves gens** ” énoncé qui devrait être placé avant son occurrence. Dans ce cas, **là** ne désignerait pas un lieu mais une occupation, à laquelle il ferait référence en tant que anaphorique *résomptif*.

En revanche, c'est **là** qui est fréquemment utilisé en français quand il s'agit d'une référence exophorique :

Caligula : (:...) J'ai **là** cette preuve, regarde. (...). *Il approche la tablette d'un flambeau.* (*Caligula*, p. 112)

kâligulâ : (...) / man / **in** / **madrak** / râ /dâr-am / negâh kon/ (...) / lôhe râ / be / jek / mas al / nazdik / mi-konad. (*kâligulâ*, p. 103, 104)

Caligula : (...) / moi / cette / preuve / part. obj. / j'ai / regard fais/ (...) / la tablette / part. obj. / à / un / flambeau / proche / fait

Dans ce contexte, la présence **HIC et NUNC** de la tablette est confirmée, donc **ândĠâ** est totalement exclu. D'ailleurs le traducteur a jugé que le terme **indĠâ** serait redondant dans cet énoncé, puisque **Regarde** “negâh kon” et l'énoncé qui suit assurent la présence et la visibilité de l'objet en question : “*cette preuve = la tablette*”.

Par son élasticité, le **là** français couvre non seulement l'espace du locuteur mais englobe souvent celui de l'allocutaire, concurremment avec **ici**. L'exemple suivant est assez clair sur ce point :

Caligula : Je sais seulement pourquoi tu es **là** : (...) (*Caligula*, p. 145)

kâligulâ : man / fa[⊗]at / mi-dân-am / ke / to / baraje c[Ⓚ]e / **indĠâ**-i (...). (*kâligulâ*, p. 135)

Caligula : moi / seulement / sais / que / toi / pourquoi / **ici** / es

Mais le **tu** français ainsi que le **vous** de politesse sont aussi compatibles avec **ici** :

Caligula : (...) C'est pourquoi je veux la lune. Et tu ne reparâtras pas **ici** avant de me l'avoir procurée. (*Caligula*, p. 100, 101)

kâligulâ : (...) barâje / hamin / ast / ke / mâh / râ / mi-~~â~~h-am / va / to / ham/ pis[Ⓚ] az ânke / ân / râ / barâje man / biâvar-i / na-nâjad / ke / **indĠâ** âftâbi / s[Ⓚ]av-i. (*kâligulâ*, p. 92)

Caligula : (...) pour / ceci / est / que / la lune / part. obj. / veux (je) / et toi / aussi / avant cela que / cela / part. obj. / pour / moi apportés (tu) il ne faut pas / que / **ici** / ensoleillé / deviennes (tu)

Ma mère et moi, nous vous soignerons, vous serez mieux **ici**. (*La Peste*, p. 256)

man / va / mâdaram / az / to / movâzebat / ~~â~~h-im kard / **indĠâ** barâjetân / behtar / ~~â~~had bud. (*tâun*, p. 274)

moi / et / mère (je) / de / toi / soin / ferons (nous) / **ici** / pour vous / mieux / sera

Contrairement à **indĠâ**, l'homologue persan de **là**, **ândĠâ**, réfère à un espace lointain par rapport au lieu du locuteur. Ainsi, dans l'exemple suivant, le **là** consensuel ne peut être traduit par **ândĠâ**. Cherea, qui ne trouve pas un terrain d'entente avec Caligula et sent que leur conversation va dégénérer en dispute, sollicite le consentement de ce dernier pour mettre fin à leur dialogue. Le déictique **là** n'a rien à voir avec l'espace extérieur et signifie “*au point où nous en sommes de notre conversation*”.

Cherea : Je crois qu'il vaut mieux que nous en restions **là**.

Caligula : pas encore. (...) (*Caligula*, p. 112)

kereâs : man / ~~â~~iâl / mi-kon-am / ke / behtar / ast / **dĠolotar** / az / in / na-rav-im.

kâligulâ : hanuz / na (...). (*kâligulâ*, p. 103)

Cherea : moi / croyance / fais (je) / que / mieux / est / **plus avant** / de ceci / **n'allons pas**

Caligula : encore / non

Le **là** de clôture (pour reprendre J.M. Barberis 1992 : 567, 578), du texte français, référant à un espace intradialogique, est interprété en persan par l'énoncé “*dĠolotar az in narav-im*” (plus avant / de ceci / n'allons pas). Pour être fidèle au texte français, le traducteur pourrait utiliser **indĠâ** comme clôture. Mais comme il ne s'agit pas d'espace extérieur, il faut expliciter le déictique en ajoutant un terme lexical qui précise le référent, à savoir : *goftegu* “discussion”

behtar / ast / goftegjemân / râ / **indĠâ** / tâmâm kon-im
mieux / est / discussion (nous) / part obj / **ici** / fin faisons

Cet exemple confirme partiellement ce que C. Kerbrat-Orecchioni (1980 : 44, 45) dit à propos de **là** français, qui est un terme non-marqué :

En emploi déictique, il convient de distinguer :

- le cas des démonstratifs constitués à l'aide des particules -ci/-là : leur répartition est de nature déictique puisqu'elle se fait, en principe, selon l'axe : proximité/éloignement du dénoté par rapport au locuteur. On peut y assimiler le cas des adverbes de lieu, en signalant toutefois que l'opposition n'est plus binaire, comme en anglais (here = proximité, there = éloignement), mais ternaire : en réalité, dans l'usage actuel, "là" neutralise l'opposition ici / là-bas. Ex. : Mets-toi là ; Viens là.

Cela dit, C. Kerbrat-Orecchioni a tort d'affirmer que **là** neutralise l'opposition **ici/là/là-bas**. La neutralisation n'est partiellement vraie qu'en ce qui concerne **ici** et **là**, qui sont substituables dans beaucoup de contextes. Par contre, il existe toutes sortes de cas où **là** ne peut se substituer à **là-bas**. Exemple d'une conversation entre deux étudiants résidant en France :

Etudiant n°1 : Vas-tu à Téhéran pour les vacances de Noël ?

Etudiant n°2 : A Noël, je suis **là**.

Un francophone comprend "Je serai **en France** à Noël" car il entend **là** au sens de **ici**, comme le fait apparaître la traduction persane.

dânes dĠuje aval : ta'tilâte / noel / mir-i / tehrun ?

dânes dĠuje dovom : noel / **indĠâ** / mi-mun-am

Etudiant n°1 : vacances de / Noël / vas (tu) / Téhéran ?

Etudiant n°2 : Noël / **ici** / reste (je).

L'étudiant n°2 ne peut faire comprendre qu'il va à Téhéran que s'il utilise **là-bas** :

dânes dĠuje dovom : noel / **undĠâ** / hast-am.

Etudiant n°2 : Noël / **là-bas** / suis.

Etudiant n°2 : A Noël, je serai **là-bas**.

Cela montre bien que **là** n'est pas automatiquement substituable à **là-bas**. Il en va de même avec la plaisanterie "va voir **là-bas** si j'y suis". Impossible, là encore, de substituer **là** à **là-bas**.

Plus près de la vérité sont L. Danon-Boileau et J.M. Barberis pour qui **là** traduit fondamentalement l'espace d'un **nous**.

E. Almeida [1993 : 83], précise qu'en portugais, comme d'ailleurs en espagnol et même en occitan, le terme consensuel est **aquí** (équivalent théorique de **ici**). et non **la**. A ce propos, le persan se situe dans la même perspective et le locuteur persanophone, comme le locuteur lusophone, reste présent dans son énoncé, même si le terme est associé à la personne de l'allocutaire. Les deux déictiques français **ici** et **là** peuvent être consensuels, mais **ici** perd de plus en plus de terrain en faveur de **là** :

Si toutes les langues connaissent l'opposition **i/a**, toutes ne l'investissent pas, il va de soi, dans la *deixis spatiale*. Il se trouve cependant que l'allemand oppose *hier/da* comme le français oppose *ici/là* ou *voici/voilà*, et que l'anglais oppose *this/that* comme le français oppose - avec moins de constance il est vrai - *ceci/cela* et *ce... -ci/ce... -là*. Chaque fois,

la forme en *i* représente le déictique *strict* (ou marqué), *étroitement associé au locuteur*, et la forme en *a* le déictique *large* (ou non marqué) *qui sert un peu à tout* (comme la voyelle *a*, elle-même, au début de l'apprentissage). Nul doute que la pratique des déictiques en *i* exige un plus grand *effort sur soi* que celle des déictiques en *a*. Quand on connaît la genèse de l'opposition *i/a*, on s'en étonne moins. [Maillard 1989 : 98].

J'ai relevé dans mon corpus un certain nombre de *là* français, traduits par le déictique persan *indĠâ*.

C'est comme si La Peste n'était jamais montée *là* (*La Peste*, p. 221)
engâr / tâun / hargez / *indĠâ* / bâlâ / na-jâmade bud. (*tâun*, p. 239)
comme si / La Peste / jamais / *ici* / en haut / n'était pas venue.

Le traducteur a essayé de rapprocher le plus possible le texte persan du texte français. La locution déictique *tâ indĠâ* " jusqu'ici " aurait mieux convenu dans un tel contexte.

A écouter leurs pas lourds, (...) vous croyez (...) qu'ils sont *là*, ce soir ? (*La Chute*, p. 17)
vaġti ke / sedâje / ġadamhâje / sanginesġân / râ / mi-sġenav-id / (...) / mi-pendâr-id /
ke / ânâh / emsġab / *dar indĠâ* / hast-and ? (*so ġut*, p. 14, 15)
quand / le bruit de / les pas de / lourds d'eux / part. obj. / entendez / (...) / croyez que /
eux / ce soir / *dans ici* / sont.

Le déictique non-marqué français, *là*, peut aussi référer à l'espace du locuteur, ce qui est le cas dans l'exemple ci-dessus, et la présence de ce dernier exige le déictique proximal persan *indĠâ*. Dans un contexte pareil *ândĠâ* est exclu.

On peut faire une constatation semblable pour l'extrait suivant :

(...), ils ne sont plus *là*. Ils sont partis à des milliers de kilomètres, vers Java, l'île lointaine ; (*La Chute*, p. 18)
(...) / pas / digar / *indĠâ* / nist-and / be / hezâran / kilometr / durtar / besuje / dĠâve /
dĠazireje / durdast / azimat karde-and. (*so ġut*, p. 16)
(...) / donc / plus / *ici* / ne sont pas / à / millier / kilomètres / plus loin / vers / Java / île /
lointaine / départ ont fait.

Une fois de plus, la théorie de C. Kerbrat-Orecchioni est inadéquate puisque *là* n'est pas commutable avec *là-bas*, ce dernier évoquant irrésistiblement *Java, l'île lointaine* et non la ville d'*Amsterdam*, lieu de l'énonciation.

Toutefois, il faut noter qu'en exophore, le déictique qui couvre une courte distance entre les partenaires du discours est *indĠâ*. Dans les exemples suivants, il ne s'agit pas d'un espace partagé entre le locuteur et l'allocutaire.

Il y a un fou qui tire sur la foule. Mais restez *là*, vous pouvez être utile. (*La Peste*, p. 274)
divânei / hast / ke / be ruje / mardom / tir andâzi / mi-konad / amâ / *indĠâ* / be-mân-id /
momken / ast / be dard / be-ġorid. (*tâun*, p. 291)

un fou / est / qui / sur / le peuple / tir / fait / mais / **ici** / restez / possible / est / à douleur / mangiez⁴

Cherea : Et maintenant il faut faire vite. Restez **là** tous les deux. (*Caligula*, p. 127)

kereâs : va / hâla / bâjad / s[Ⓜ]etâb / kard / har do / **indĠâ** / be-mân-id. (*kâligulâ*, p. 117)

Cherea : et / maintenant / il faut / hâte / fasse /chacun deux (tous les deux) / **ici** / restez.

Il est évident que le lieu désigné est celui de l’allocutaire. Chaque locuteur, en l’occurrence l’agent dans le premier exemple, et Cherea dans le deuxième, s’appête à quitter l’espace consensuel, commun aux personnes du dialogue. Le persan n’a pas d’autre choix que celui de son déictique proche, **indĠâ**, puisque le lieu désigné est visible du point où se trouvent locuteur et allocutaire(s).

Quand il s’agit d’une endophore narrative, le choix entre **indĠâ** et **ândĠâ** suit généralement les mêmes règles que celles qui président à l’exophore.

Le soir où Rieux l’attendait, le docteur regardait justement sa mère, sagement assise dans un coin de la salle à manger, sur une chaise. Elle passait ses journées **là** (...). (*La Peste*, p. 116)

rio / dar / s[Ⓜ]âmghâhi / ke / montazere / u / bud / mâdar-as[Ⓜ] / râ / negâh mi kard / ke / bâ / metânat / dar / gus[Ⓜ]ejî / az / otâ[⊗]e / nâhâr[✕]ori / ruje / jek / sandali / nes[Ⓜ]aste bud / (...)/ u / ba[⊗]ijeje / ruzhâje / [✕]od / râ / **dar indĠâ** / besar mi-bord. (*tâun*, p. 127)

Rieux / dans / le soir / où / l’attente de / lui / était / mère (il) / part. obj. / regard faisait / qui / avec / sérieux / dans / un coin de la salle à manger / sur / une / chaise / était assise / (...)/ elle / le reste de / la journée de / soi-même / part. obj. / **dans ici** / passait.

Et la seule réaction qu’il put avoir alors (...), fut de courir vers le haut de la ville, et **là**, (...), il appela sa femme (...). (*La Peste*, p. 185)

va / jegâne / aksolamali / ke / tavânest / nes[Ⓜ]ân / be-dahad / (...) / in / bud ke / be tarafe / bâlâje / s[Ⓜ]ahr / be-davad / va / **ândĠâ** / (...) / zan-as[Ⓜ] / râ / sedâ / konad. (*tâun*, p. 200)

et / la seule / réaction / que / put / démonstration / fasse / (...) / ceci / était / que vers / le haut de / la ville / coure / et / **là-bas (là)** / femme (il) / voix/ fasse (appelle).

Là est traduit par **indĠâ** dans le premier exemple et par **ândĠâ** dans le deuxième. Ici, on est dans un récit à la troisième personne (délocution). Dans le premier exemple, Rieux se trouve dans la chambre au moment où la mère est assise dans un coin de la salle à manger, sur une chaise. Dans un cas comme celui-ci, c’est-à-dire dans le récit, **ândĠâ** est tout à fait possible et conviendrait mieux car le fait que Rieux voie sa mère à proximité ne paraît pas pertinent dans un récit à la 3^{ème} personne, où le lieu référé est éloigné de l’instance énonciatrice, à la fois dans l’espace et le temps. Dans le deuxième exemple, Rambert parle de sa crise lorsqu’il a cru avoir la peste. Le lieu où il s’était rendu étant invisible, **ândĠâ** est le seul déictique possible.

Ce qui fait problème, ce n’est pas le second exemple, c’est le premier. En effet, la loi générale à l’écrit est le privilège accordé à **ân** (**ândĠâ**), alors que, **in** (**indĠâ**) est privilégié à l’oral. On ne s’attend donc pas à voir **indĠâ** désigner, dans un récit écrit, le lieu occupé par la

⁴ En persan, *manger la douleur* signifie, au sens étroit, “ apaiser la douleur ”, et par extension, *être utile*.

mère de Rieux, puisque le récit est écrit au délocutif par un énonciateur, jusqu'à présent anonyme donc non situable dans l'espace mais *a priori* extradiégétique.

Le traducteur persan choisit **indĠâ** - déictique de proximité - parce qu'il a lu la fin du livre et sait que Rieux est l'auteur du texte, d'où l'usage de **indĠâ** pour désigner sa propre maison. Mais ce faisant, le traducteur donne au locuteur persan vigilant le moyen de dévoiler prématurément l'énigme, alors que le lecteur francophone ne peut tirer aucune information de l'usage de **là**, simple équivalent anaphorique de *y* : (“*Elle passait ses journées là* = *elle y passait ses journées*”).

Le texte de *La Peste* doit être compris souvent comme un discours indirect libre, c'est-à-dire la translation à l'imparfait et au plus-que-parfait d'un discours censé être primitivement énoncé au présent et au passé composé. Comme nous venons de le voir, le texte persan n'est pas toujours fidèle au texte français.

La forme simple **là** qui se manifeste dans les locutions déictiques endophoriques temporelles est traduite tantôt par **ân** + substantif temporel, tantôt par **indĠâ**. Pour expliciter l'emploi de l'un ou de l'autre, qui commutent parfois sans difficulté à l'oral, il faut chercher du côté *espace-temps* référé, selon qu'il est proche ou éloigné de l'instance de l'énonciation. Si celui-ci est tourné vers un passé borné par un repère précis, le traducteur optera pour **ân** : ce que l'exemple ci-dessous illustre bien :

Jusque-là, j'avais toujours été aidé par un étonnant pouvoir d'oubli. (*La Chute*, p. 54)
tâ be / ân / ruz / ☉odrate / s☐egeft angize / farâmus☐i / pejvaste / marâ / jâri / karde bud. (*so ☉ut*, p. 60)
jusqu'à / ce jour-là / le pouvoir / étonnant de / oubli / toujours / moi part. obj. / aide / avait fait

Par contre, si l'espace-temps référé est celui de l'énonciateur, alors **jusque-là** sera traduit par une forme en **in**. je n'en ai pas trouvé d'exemple dans mon corpus, mais si je dis en français : “**jusque-là**, je te suis bien” - au sens “**jusqu'à ce point-ci où nous sommes de notre conversation** - alors je traduirai en persan “**tâ indĠâ** / bâ / to / movâfe☉-am” (mot à mot : Jusqu'ici / avec / toi / d'accord suis(je)).

Examinons l'exemple suivant :

D'autres trouvaient aussi des renaissances soudaines, sortaient de leur torpeur certains jours de la semaine, le dimanche naturellement et le samedi après-midi, parce que **ces jours-là** étaient consacrés à certains rites. (*La Peste*, p. 168)
edeje / digari / niz / nâgahân / bâzgas☐ti / be / zendegi / mi-kard-and / ba'zi / az / ruzhâje / hafte / va / ma'mulan / jeks☐anbe / va / ba'd az zohre s☐anbe / az / re☉vate / ☉od / birun / mi-âmad-and / zirâ / **in ruzh** be / edeji / az / marâseme / mazhabi / e☉tesâs / dâs☐t /. (*tâun*, p. 183)
certains / d'autres / aussi / soudain / un retour / à / vie / faisaient / certains / de / jours de / la semaine / et / souvent / dimanche / après midi de / samedi / de torpeur / soi-même / dehors / venaient / parce que / **ces jours-ci** / à / certains / de / rites / religieux / appartenance avait /

Cette fois-ci, l'espace-temps pris en considération est celui du texte. Il y a proximité entre le site textuel de **dimanche** ou **samedi** et celui de l'anaphorique qui y réfère : **ces jours-là** = *les jours dont je viens de parler immédiatement, ici, dans le texte.*

Et c'était alors l'occasion de constater que, **jusqu'ici**, personne ne souriait dans les rues. (*La Peste*, p. 245)

va / in / forsati / bud / barâje / pej bordan / be / in / nokte / ke / **tâ ânva** / hic / kas / dar / kuc / ehâ / ne-mi-~~and~~-id. (*tâun*, p. 262)

et / ceci / occasion / était / pour / découvrir / à / ce / point / que / **jusqu'à ce moment-là** / personne / dans / les rues / ne souriait

On a, avec cet exemple, un **ici** commutable avec **là**. Normalement le narrateur aurait dû - s'il suivait les règles académiques - écrire *jusque-là*. En écrivant *jusqu'ici*, Rieux se trahit encore une fois, comme auteur camouflé d'un journal écrit, chaque jour au présent et au passé composé : **jusqu'ici** = *jusqu'à aujourd'hui/maintenant, personne ne souriait dans les rues*.

Après avoir examiné l'usage temporel des déictiques spatiaux, on va aborder le cas de leur emploi logique comme articulatoires entre deux parties d'un raisonnement.

A force de ne pas comprendre ce qu'on dit en sa présence, il a pris un caractère défiant. **De là** cet air de gravité ombrageuse, (...). (*La Chute*, p. 8, 9)

az bas / ân / e / râ / ke / dar / hozur-as / gofte-and / nafahmide / tabiati / bad bin / jâfte ast / **az ân** / **st** / in / hejmanije / abus / ke / (...). (*so*, p. 4)

à force de / ce que / part. obj. / dans / présence (il) / ont dit / n'a pas compris / une nature / défiant / a trouvé / **de là est** / cet / air grave / que (...).

J'étais fait pour avoir un corps. **De là** cette harmonie en moi, (...). (*La Chute*, p. 32)

man / barâje / in / be / vod / **ud** / âmade bud-am / ke / badani / dâs / **te** / bâm-am / va / **az ind** / **â** / bud / ân / hamâhangije / daruni (...). (*so*, p. 34)

moi / pour / ceci / à / l'existence / était venu / que / un corps / aie eu / et / **de ici** / était / cette / harmonie-là / intérieure / (...)

L'opposition **distal/proximal** peut cesser de fonctionner en français quand le déictique devient un opérateur logique. Les morphèmes peuvent devenir totalement lexicalisés et automatiques.

de là cet air ... / ***d'ici** cet air ..

ceci/ cela dit.

Cela n'est pas vrai pour le persan, où les opérateurs logiques, les connecteurs discursifs, restent déictiques, donc fonctionnent différemment selon que le locuteur est présent ou non. Dans le premier exemple, le traducteur a choisi **az ân** / **â** puisque le locuteur parle d'une autre personne, en revanche dans le deuxième exemple, comme il parle de lui-même, c'est **az ind** / **â** qui semble le plus adéquat.

Par contre, dans la suite du texte, il n'y a pas lieu de s'étonner que la description du "Gorille" se fasse à partir du proximal **in** puisque les traits du personnage sont observables *HIC et NUNC*, dans le lieu même de l'énonciation, alors que, dans le second passage, bien que le locuteur parle de lui-même, le distal s'explique par le fait que son harmonie et sa maîtrise sont ressenties par autrui, dans des lieux divers, extérieurs à celui de l'énonciation, donc plus ou moins éloignés de celui-ci.

On a déjà eu l'occasion de parler de l'expression française, "**être là**" qui signifie "être présent quelque part", et du fait qu'elle s'applique indifféremment à l'élocutif, à l'allocutif et au délocutif.

Mon corpus montre une diversité dans la traduction de *là*. Cette variété stylistique, qui donne une impression de changement et de renouvellement, aide d'une part le travail de lecture en évitant toute forme de répétition, et, de l'autre avantage le texte-source en lui apportant des précisions qu'il ne comportait pas.

L'exemple suivant, tiré de *La Peste*, est un dialogue entre Rieux et sa mère. Etant donné que celle-ci séjourne chez son fils et que tous les deux se trouvent dans le lieu de l'énonciation, il ne serait pas impossible de traduire les deux *là* par *ind Câ*. Mais le traducteur a choisi d'expliciter le contenu référentiel du premier *là* (*je-là*) par *âne* "maison". En revanche, (*tu-là*) est rendu par *ind Câ*, pour éviter la répétition.

- Les journées sont bien longues et je ne suis plus jamais *là*.
- (...) . Et quand tu n'es pas *là*, je pense à ce que tu fais. (*La Peste*, p. 117)
- ruzhâ / derâz / ast / va / man / ta[⊗]riban / hixc[Ⓛ]va[⊗]t / *âne* / nist-am.
- Les jours / longs / est / et / moi / presque / jamais / **maison** / ne suis pas présent.
- (...) / va / va[⊗]ti / *ind Câ* / nist-i / be / kâri / ke / mi-kon-i / fekr / mi-kon-am. (*tâun*, p. 128)
- (...) / et / quand / **ici** / n'es pas présent (tu) / à / travail / que / fais (tu) / pensée / fais (je).

De la même manière, dans l'exemple suivant, l'allocutaire se trouve dans la sphère du locuteur et le traducteur choisit tout naturellement *ind Câ* pour traduire le *là* français.

- Encore *là* ? dit-il.
- Oui, je voudrais parler à Rieux. (*La Peste*, p. 188)
- goft / hanuz / *ind Câ*-i ?
- âri / mi-âst-am / bâ / rio / sohbat / kon-am. (*tâun*, p. 203)
- dit (il) / encore / **ici** / es (tu)
- oui / voulais (je) / avec / Rieux / parole / fasse (je)

D'ailleurs, en français la commutation *ici/là* est tout à fait possible dans ce contexte : la seule différence est celle du registre.

Dans les énoncés ci-dessous, *ne pas être là* est traduit différemment en persan :

Je crois bien que c'est le premier droit que je prendrais pour moi, si tu n'étais pas *là*. (*La Peste*, p. 256)

gamân / mi-kon-am / ke / agar / to / *ind Câ* / na-bud-i / man / mi-tavânest-am / barâje / avalin / bâr / in / ha[⊗] / râ / barâje / *âdam* / be-gir-am. (*tâun*, p. 273)

pensée / fais (je) / que / si / toi / **ici** / n'étais pas (tu) / moi / pouvais (je) / pour / première / fois / ce droit-ci / part. obj. / pour / soi-même / prenne (je).

“ En ce lieu, à cette époque, je t'ai désirée et tu n'étais pas là. ” (*La Peste*, p. 268, 269)

dar / in / makân / va / dar / c[Ⓛ]enin / zamâni / to / râ / ârezu / kard-am / va to / na-bud-i. (*tâun*, p. 287)

dans / ce / lieu-ci / et / dans / comme cette / époque-ci / toi / part. obj. désir / fis (je) / et / toi / n'étais pas (tu)

Dans le premier exemple *ne pas être là* a comme équivalent “ *ne pas être avec moi* ou *parmi nous* ”, alors avec *ind Câ*, le traducteur insiste sur cette présence à ce moment précis. Par contre, dans le deuxième exemple, étant donné la situation, l'absence de déictique

dans le texte-cible n'est pas étonnante. Il faut noter que le déictique persan, *ândĠâ* n'est pas exclu dans un tel contexte.

Mais tout se passe comme si l'absence du déictique rendait l'absence de la personne encore plus radicale et donc douloureuse. Le traducteur exploite ici, avec beaucoup d'intelligence, un choix stylistique que le français ne permet pas puisque le verbe *être* doit s'y trouver accompagné obligatoirement d'un locatif.

Le persan partage avec un certain nombre de langues – notamment l'anglais et le portugais – cette possibilité d'utiliser le verbe d'existence sans support déictique exprimé.

On trouve la confirmation de ce que je viens de dire dans les exemples suivants :

Il y a huit ans, je ne peux pas dire qu'elle soit morte. Elle s'est seulement effacée un peu plus que d'habitude et, quand je me suis retourné, elle n'était plus là. (*La Peste*, p. 251)
 has𐎧𐎡𐎴 / sâl / ast / ke / ne-mi-tavân-am / be-guj-am / u / morde ast fa𐎧𐎡𐎴 at kami / bis𐎧𐎡𐎴 tar / az / hamis𐎧𐎡𐎴 e / mahv / s𐎧𐎡𐎴 od-e ast / va / va𐎧𐎡𐎴 ti / bargas𐎧𐎡𐎴 t-am / u / digar / na-bud.
 (*tâun*, p. 268)

huit / ans / est / que / ne peux pas (je) / dise (je) / lui / est morte (elle) seulement / un peu / plus / de / toujours / effacée / est devenue / et / quand / retournai (je) / lui / plus / n'était pas.

Le chagrin qu'éprouve Tarrou à la suite de la disparition de sa mère est beaucoup plus ressenti que s'il y avait un *ândĠâ*, refusé à juste titre dans le texte persan. L'absence du locatif a valeur iconique : cette absence en symbolise une autre, celle de la mère

Les chats étaient là, se réchauffant dans les flaques de soleil, fidèles au rendez-vous. (*La Peste*, p. 249)

gorbehâ / sare / môed / **dar ândĠâ** / bud-and / va / 𐎧𐎡𐎴 od / râ / dar gus𐎧𐎡𐎴 ehâje / âftâbi / garm mi-kard-and. (*tâun*, p. 266)

les chats / tête de (au) / rendez-vous / **dans là** / étaient / et / eux-mêmes / part. obj. / dans / les coins / ensoleillés / chaud faisaient (ils)

Cette fois-ci le *là* narratif est rendu par *ândĠâ*. Cela s'explique d'un côté par le lieu occupé par les "chats", qui est différent de celui de l'énonciation, de l'autre par le fait que le référent est non-humain.

On peut faire l'hypothèse que cette différence de traitement entre présence humaine et présence animale, vient de ce que l'être humain est avant tout une âme et pas uniquement un corps occupant un lieu, alors que l'animal incarne surtout une présence physique.

En examinant les énoncés qui contiennent l'expression *être là*, ainsi que leur traduction, nous remarquons que le texte-cible est sans doute plus riche de sens et de formes que le texte-source. En voilà quelques exemples:

Quand il arriva, le commissaire **n'était pas encore là**. (*La Peste*, p. 36)

va𐎧𐎡𐎴 tike / be / **ândĠâ** / resid / comiser / **hanuz / najâmad-e bud**. (*tâun*, p. 44)

quand / à / là-bas / arriva (il) / commissaire / **encore / n'était pas venu (il)**

Dans le texte français, le lieu où arrive *le commissaire* n'est pas explicité dans l'énoncé puisque le verbe *arriver* est employé sans complément de lieu. C'est le contexte général qui nous indique qu'il s'agit du domicile de Cottard. De ce fait, *là* n'est pas

anaphorique. Le texte persan, par contre, formule ce lieu avec *ând Ğâ*, mais par la suite fait l'économie de ce déictique. Le traducteur a préféré traduire *n'était pas encore là*, par le verbe *âmadan* "venir" à la forme négative, *hanuz najâmad-e bud*, "n'était pas encore venu", pour montrer d'une part l'arrivée prochaine du commissaire, et de l'autre, parce qu'un deuxième *ând Ğâ* serait redondant.

Mais **il n'était pas là** pour donner la vie, **il était là** pour ordonner l'isolement. (*La Peste*, p. 176)

vali / u / barâje / nedĞât / dâdan / **na-jâmade bud** / **âmade bud** tâ / dasture / dĞodâ / kardan / be-dahad. (*tâun*, p. 191)

mais / lui / pour / secours / donner / **n'était pas venu (il)** / **était venu (il)** / pour / ordre de / séparation / faire / donne

Ici aussi le texte-cible préfère remplacer les deux *être là* par le verbe *âmadan* "venir". Une traduction mot à mot ne serait pas exclue, mais n'aurait pas le même effet. Avec *na-jâmad-e bud* "il n'était pas venu", et *âmade bud* "il était venu", le traducteur montre les obligations provisoires du docteur Rieux pendant la période de peste, tandis que *ând Ğâ na-bud* "il n'était pas là (là-bas)" et *ând Ğâ bud* "il était là (là-bas)" signifieraient plutôt une présence et une occupation constantes.

Dans l'exemple qui suit, on trouvera une autre traduction de *être là* :

Et puis, **s'il avait été là**, pour l'amour de lui, j'aurais résisté plus longtemps, (...). (*La Chute*, p. 133)

agar / u / **zende bud** / beĞâtere / mohabati / ke / be / u / dâsġt-am moġâvemate / bisġtari / mi-kard-am. (*so Ğut*, p. 162)

si / lui / **était vivant (il)** / pour / l'amour / que / à / lui / avais (je) / résistance de / plus / faisais (je)

Le mot à mot était ici exclu. En effet avec *agar ând Ğâ bud* "s'il (avait) été là", le lecteur eût pu s'imaginer que le personnage référé était momentanément absent. Mais le traducteur aurait pu rester néanmoins plus près du texte-source en traduisant *avait été là* par "*agar / dar / kenâre / man bud*" si / dans / côté de / moi / était (avait été), "*S'il avait été à côté de moi*".

Dans l'exemple suivant, où l'on a une situation de récit, on remarque une association *je-là* : "*je*", marqueur habituel de discours, est narrateur et héros à la fois. On peut lire à ce sujet chez C. et M. Maillard :

On a le sentiment que le sujet de l'énonciation "se retire" du sujet de l'énoncé, abandonnant au plan du signifiant une carapace vide. Plus que jamais la parole du poète se vérifie : "Je est un autre" ; le passé simple le métamorphose en "il". Raconter sa vie c'est toujours raconter la vie d'un autre. L'image du moi n'est qu'un "imaginaire".⁵

J'étais monté sur le pont des Arts, (...) j'entendis le rire dans mon dos (...). Je restai **là** immobile. (*La Chute*, p. 43)

be / pole / dezâr / reside bud-am / (...) / sedâje / Ğande / râ / az / posġte sar / sġenid-am / (...) / biharekat / **bar** / **dĞâj** / mand-am. (*so Ğut*, p. 46, 47)

A / pont / des Arts / étais arrivé (je) / (...) / le bruit de / rire / part. obj. de / derrière de / tête / entendis (je) (...) / immobile / **sur** / **place** / restai (je).

⁵ Maillard C. & M., (1977), p. 32.

Le traducteur a trouvé une autre solution pour traduire ce *là* anaphorique. Il ne se donne pas la peine d'exprimer le lieu puisqu'il est présent à l'esprit du destinataire. J'ai trouvé un autre exemple dans mon corpus où l'expression *être là* est traduite de la même manière.

Notre amour sans doute **était** toujours **là**, mais simplement, il était inutilisable, (...). (*La Peste*, p. 170)

es📖🌀e / mâ / bis📖ak / **be** / **dĈâje** / **æod** / **bâ🌀i** / **bud** / amâ / bedard / ne-mi-æord. (*tâun*, p. 185)

amour de / nous / sans doute / à / **place de** / **soi-même** / **restant était** / mais / à douleur / ne mangeait pas (était inutilisable)

Pour exprimer la persistance d'un amour, aujourd'hui vidé de tout contenu, le traducteur évite à juste titre la traduction littérale *hanuz ândĈâ bud* "encore / là (là-bas) / était" qui localiserait le sentiment ailleurs que dans l'endroit où se trouve le couple.

2. 1.3. LA-BAS :

Nous avons vu que le persan dispose de deux termes *indĈâ* et *ândĈâ* pour couvrir tous les lieux, du plus proche au plus lointain. Ainsi, *là-bas* est forcément traduit par *ândĈâ*. Mais supposons une situation imaginaire où il est question de référer simultanément à trois espaces exophoriques :

Le bureau de ma collègue est **ici**, le mien est **là**, et celui de mon patron est **là-bas**.

otâ🌀e / hamkârânam / **indĈâ-st** / mâle / man / **undĈâ-st** / va / otâ🌀e rejisam / **un taraf** / ast.

Pièce de / collègues (je) / **ici** est / propriété de / moi / **là** est / et / pièce de / patron (je) / **ce côté-là** / est

Il est possible que le bureau du patron et celui de ma collègue soient à la même distance des interlocuteurs. Mais comment différencier ces deux espaces dans la sphère extralocutive si on traduit *là-bas* par *ândĈâ*, comme nous l'avons fait pour *là* ? La seule solution est de recourir à des mots comme *côté* "taraf" et les composer avec *in* ou *ân*, pour se situer dans l'espace. Cependant, il faut noter que dans de pareilles situations, pas toujours imaginaires, un terme équivalant à *là* manque dans la langue persane.

En ce qui concerne mon corpus, tous les *là-bas* sont traduits sans exception par *ândĈâ*. Cela s'explique du fait que ce déictique n'est pas en concurrence avec *là*, et qu'il désigne, dans la plupart des cas, un endroit invisible du lieu de l'interlocution.

3. EN GUISE DE CONCLUSION :

La deixis spatiale du persan est entièrement construite sur l'opposition de base *in/ân*. Traditionnellement, *in* est identifié comme déictique proche ou proximal, alors que *ân* est caractérisé comme déictique lointain ou distal. C'est là une vision très simple des choses et un grand nombre de contre-exemples peut invalider cette dichotomie trop simpliste.

S'il est vrai que l'espace est bien la référence de base pour la deixis, l'espace physique n'est pas le seul à prendre en considération. Il existe aussi des espaces textuels et des espaces mentaux, et ces différentes isotopies peuvent entrer en contradiction les unes avec les autres. C'est ainsi qu'un référent éloigné dans l'espace physique peut être désigné par un

démonstratif proximal si sa mention textuelle est toute proche de l'occurrence du déictique. Dans ce cas-là, l'espace textuel annule les faits de distanciation liés à l'espace physique. Inversement, je l'ai montré, en persan comme en français, on peut utiliser un déictique distal pour désigner ce qu'on porte en soi-même, bien que, dans ce cas-là, le référent soit tout proche de l'instance énonciatrice. C'est ce qui se passe quand on dit: *ânc* *le* *râ ke dar a'mâ* *ce vod* *Cudam* *hes mi-kon-am nâgoftani-st* “ **ce que je** sens en **moi** est indicible”. La forte contradiction entre le déictique spatial qui est distal (*ânc* *le*) et le déictique personnel qui est proximal (*-am*) n'apparaît pas en français puisque le démonstratif *ce* est indifférent à l'opposition proche/lointain. Mais le phénomène apparaît en pleine clarté dans les langues qui, à l'instar du persan et du portugais, structurent vigoureusement le champ déictique.

S'il est vrai que, en français, *ça* et *là* sont fondamentalement plus consensuels que *ceci* et *ici*, malgré le contre-exemple de *ici-bas*, en persan, par contre, ce sont les formes en *i* (*in*, *ind* *Câ*) qui sont les plus consensuelles, alors que les formes en *â* (*ân*, *ând* *Câ*) marquent une franche rupture avec l'espace énonciatif. En fait, en persan comme en français nous avons affaire à une opposition *marqué/non marqué*. Mais en persan, ce sont les formes distales qui sont marquées comme telles, alors que les formes dites proximales sont en vérité des formes non marquées. En français, c'est le contraire, les formes dites distales sont non marquées alors que les formes dites proximales sont les seules à être marquées.

Comme nous le savons, beaucoup de déictiques temporels sont d'origine spatiale. Néanmoins, à la différence de *là*, le persan *ând* *Câ* ne reçoit presque jamais d'interprétation temporelle. Cela vient peut-être de ce que *ând* *Câ* est encore trop proche de son origine nominale “ ce lieu-là ”. Il est trop étroitement attaché à l'espace physique pour pouvoir être métaphorisé dans le domaine temporel, contrairement à *là*, qui est complètement indifférencié sous ce rapport.

En revanche *ind* *Câ* peut parfois recevoir une interprétation temporelle notamment quand il signifie *ce point-ci où nous sommes arrivés de notre discours*. C'est grâce à la superposition entre l'espace temporel et l'espace textuel que peut s'opérer la temporalisation de *ind* *Câ*. N'oublions pas en effet qu'un texte, c'est à la fois de l'espace et du temps, puisqu'il est destiné à être parcouru en un certain temps.

BIBLIOGRAPHIE

- ADAM, J. M. & GOLDENSTEIN, J. P., 1976, *Linguistique et discours littéraire*. Paris : Larousse-Université.
- ADAMCZEWSKI, H., 1982, *Grammaire linguistique de l'anglais*. Paris : A. Colin, coll. "U" (1990).
- ALMEIDA, M. E., 1993, *Approche contrastive de la deixis en portugais et en français à travers la traduction de trois oeuvres d'Albert Camus*. Thèse de Doctorat en Sciences du Langage. Université Stendhal-Grenoble III.
- BADER, F., 1992, "Formes, fonctions, étymologies pronominales". In M. A. Morel & L. Danon-Boileau (éd.) *La Deixis*. Paris : PUF, p. 27-41.
- BALLY, Ch., 1932, *Linguistique générale et linguistique française*. Genève/Paris : Georg et Klincksieck.
- BARBERIS, J.-M., 1987, "Deixis spatiale et interaction verbale : un emploi de là". In *Cahiers de Praxématique* 9, p. 23-48.
- 1992, "Un emploi déictique propre à l'oral : le là de clôture". In M.A. Morel & L. Danon-Boileau (éds) *La Deixis*. Paris : PUF, p. 567-578.
- CAMUS, A., 1947, *La Peste*. Paris : Gallimard.
- 1956, *La Chute*. Paris : Gallimard (1992).
- 1958, *Caligula* suivi de *Malentendu*. Paris : Gallimard.
- CAMUS, A., 1969, *tâun*. Traduction en persan par Reza Sejed Hosseini. 2^e éditions. Téhéran : nil (éd.), (1348 de l'Hégire Solaire).
- 1972, *sâbûr kut*. Traduction en persan par Chouranguiz Farokh. sâbûr kate sahamije ketâbhâje d'Gibi avec le concours des éditions frânklin. Téhéran, (1351 de l'Hégire Solaire).
- 1968, *kâligulâ*. Traduction en persan par Chouranguiz Farokh. 2^e éditions. Téhéran : morvârid (éd.), (1347 de l'Hégire Solaire).
- DANON-BOILEAU, L., 1987, *Enonciation et référence*. Paris : Ophrys.
- 1992, "Ce que ça veut dire : les enseignements de l'observation clinique". In M. A. Morel & L. Danon-Boileau (éd.) *La Deixis*, Paris : PUF, p. 420-422.
- KERBRAT-ORECCHIONI, C., 1977, *La Connotation*. Lyon : PUL.
- 1980, *L'Enonciation. De la subjectivité dans le langage*. Paris : A. Colin.
- 1986, *L'Implicite*. Paris : A. Colin.
- Kleiber, G., 1986, "Déictiques, embrayeurs, "token-reflexives", symboles indexicaux, etc. : comment les définir ?". In *L'Information grammaticale* 30, p. 2-22.
- 1990, "Quand il n'a pas d'antécédent". In *Langages* 97, p. 24-50.
- 1991, "Anaphore - deixis : où en sommes-nous ?". In *L'Information Grammaticale* 51, p. 3-22.
- 1992, "Anaphore-Deixis : deux approches concurrentes". In M. A. Morel & L. Danon-Boileau (éd.) *La Deixis*. Paris : PUF, p. 613-626.
- MAILLARD, C. & M., 1977, *Le Langage en procès. Structure et symboles dans "La Chute" de Camus*. Grenoble : PUG
- MAILLARD, M., 1989, *Comment ça fonctionne*. Thèse de Doctorat d'Etat, Université de Paris X-Nanterre.
- MOREL, A. M. & DANON-BOILEAU, L. (éds.), 1992, *La Deixis*. Paris : PUF ; Linguistique nouvelle.
- RIEGEL, M. et al., 1994, *Grammaire méthodique du français*. Paris : P.U.F. (1999).
- WAGNER, R. L. & PINCHON, J., 1962, *Grammaire du français classique et moderne*. Paris : Hachette (1967).